

Le dandysme dans le « Traité de la vie élégante »

Renta KOMURO

S'habiller, cette grande affaire de la vie.

Barbey d'Aurevilly, *La Bague d'Annibal*

Introduction

Honoré de Balzac déclare dans son *Traité de la vie élégante* en 1830⁽¹⁾ : « Le dandysme est une hérésie de la vie élégante » : opposé à « la vie élégante » qui « n'exclut ni la pensée ni la science », le dandysme est alors une affection seulement de la mode propre aux hommes sots⁽²⁾. C'est une mode pour les dandins. Barbey d'Aurevilly lui réplique quinze ans après, en montrant une pensée du dandysme dans une brochure intitulée *Du dandysme et de George Brummell* : il déclare en prenant Brummell pour simple mais absolu dandy⁽³⁾ : « On l (Brummell)'a considéré comme un être purement physique, et il était au contraire intellectuel jusque dans le genre de beauté qu'il possédait⁽⁴⁾. » D'ailleurs, Barbey n'écrit-il pas aussi un article implicitement critique sur le *Traité de la vie élégante* à l'occasion de la nouvelle édition en 1853⁽⁵⁾ ? Quel est ce changement notionnel du dandysme en quelques années ?

Nous allons examiner ce changement suivant deux textes, *Traité de la vie élégante et Du dandysme*. Quelques questions orienteront nos réflexions. D'abord l'histoire du mot « dandy » dans son emploi français. Nous disons par avance que l'image négative du dandysme chez Balzac vient en partie de cette histoire. Ensuite, la question la plus importante : quelle est la différence alors entre « la vie élégante » et « le dandysme » ? Est-ce que, comme l'imagine

Delbourg-Delphis, c'est pour une « stratégie » de persuasion que le terme d'élégance est favorablement connoté à cette époque⁽⁶⁾ ? Nous faisons surtout attentions à deux mots dans ces essais ; « sentiment » et « grâce ».

Définition du mot « dandy » et son image en France

Ce qui est de plus étonnant de nos jours, le mot « dandy » s'emploie plutôt dans le sens positif ; sa définition dans le dictionnaire *Petit Robert*, par exemple : « 1817 ; mot anglais, origine inconnue : Homme qui se pique d'une suprême élégance dans sa mise et ses manières (type d'élégant du XIX^{ème} siècle)⁽⁷⁾ ». Faisons attention à la connotation du mot « élégance » dans ce vocabulaire : c'est une *suprême* élégance. Si l'on retenait cette définition, l'emploi du terme « dandy » à la balzacienne serait impertinent : « la vie élégante » serait inférieure au dandysme.

Pourtant l'emploi de ce terme dans la littérature française nous montre qu'il avait plutôt un sens négatif au début du XIX^{ème} siècle : comme l'indique le *Petit Robert*, c'est en 1817 — une année après l'exil clandestin de Beau Brummell en France à cause de ses dettes — que le premier dandy est mentionné dans la langue française. Il apparaît dans la version traduite de *La France*, écrit par Lady Morgan l'année précédente en anglais. Elle rapporte quelques rencontres avec les dandys anglais. L'un d'eux était « un jeune diplomate qui jouait l'importance ministérielle à la fatuité d'un merveilleux. » Il était « un rare échantillon des modes élégantes du jour » :

« Ne s'occupant que de sa lorgnette, il passait avec un air d'indifférence et de langueur d'un objet à l'autre, dans la brillante collection qu'il était venu admirer, sans adresser une seule parole, un seul regard à l'homme célèbre et distingué qui méritait plus d'attention que tous les trésors qu'il possède. Cette scène amusait trop M. Denon pour qu'il fût choqué du défaut de savoir-vivre de son hôte, et il le suivait avec un air d'attention et de plaisir. Je voyais presque dans ses yeux le désir de placer cette curiosité moderne au nombre de ses magots, et de ses pagodes. Quand ce rare échantillon des modes élégantes du jour se fut

retiré, M. Denon s'écria en souriant et levant les épaules : "Quel drôle de corps qu'un dandy !" »⁽⁸⁾

Ce premier exemple nous montre suffisamment les défauts de cette personne « dandie ». A cette époque, le dandy désigne quelqu'un qui est dédaigneux et manque de « savoir-vivre » : prenons un autre témoignage : un français habitant à Londres en 1821 rapporte une anecdote sur le comportement « contraire au savoir-vivre » d'un dandy anglais⁽⁹⁾. Stendhal, lui aussi, observe et critique les dandys à la même époque : il note que les dandys, « par leur peu d'esprit, se sont trouvés au-dessous de toute ambition »⁽¹⁰⁾. Dans son emploi, le dandy est un homme qui n'a ni ambition ni talents. Il aggrave encore son image dans *De l'amour* en 1822 : les dandys sont « des espèces de jocrisses qui ne savent que bien mettre leur cravate et se battre avec élégance au Bois de Boulogne⁽¹¹⁾. » Toutes ces images négatives ne changent pas au début des années 1820, bien qu'il y ait quelques témoins plus favorables⁽¹²⁾ : ainsi le traducteur d'un livre sur les mœurs londoniennes définit-il ce mot en français en 1821 : « nom qu'on donne aux petits-maîtres d'une fatuité outrée⁽¹³⁾. » Si nous suivons l'avis de Jacques Boulenger, à qui tous les termes tels que « dandy », « fashionable », « gants jaunes » et « lion » ne signifient au fond que le même type d'homme, le témoignage de Chateaubriand correspond aussi aux avis de Stendhal⁽¹⁴⁾ : « en 1822, note Chateaubriand, le fashionable devait offrir au premier coup d'œil un homme malheureux et malade ; il devait avoir quelque chose de négligé dans sa personne, les ongles longs, la barbe non pas entière, non pas rasée, mais grandie, un moment par surprise, par oubli, pendant les préoccupations du désespoir, mèche de cheveux au vent, regard profond, sublime, égaré et fatal ; lèvres contactées en dédain, de l'espèce humaine ; cœur ennuyé, byronien, noyé dans le dégoût et le mystère de l'être⁽¹⁵⁾. » Nous ne discutons pas ici si ce « fashionable » est vraiment la même personne que le dandy. Ce qui nous importe pour le moment, c'est l'image de l'homme à la mode. Elle est généralement négative au travers des

années 1820 : c'est une personne vaniteuse et médiocre qui porte un intérêt particulier à l'habillement et ainsi se distingue de la règle en usage dans la haute société. Il n'a pas la capacité de surmonter définitivement la norme conformiste de la société (la bienveillance, la politesse etc.) à laquelle il appartient, mais il joue cette norme avec un air orgueilleux : il a un mépris envers ses semblables, mais c'est leur regard qui assure son existence. Une des particularités du dandysme consiste en ce rapport avec les autres. S'il commet une impolitesse envers les autres, cela ne signifie pas qu'il ne connaît pas, comme un paysan, le savoir-vivre : il fait exprès ce qu'il ne faut pas, disons son « faux pas ». C'est une façon de se révolter contre la haute société, mais ce n'est pas une révolution, puisqu'il n'a aucune intention de la renverser ; c'est justement cette société qui assure son existence parasite.

Les témoignages sur le dandy jusqu'à la fin des années 1820 restent négatifs : « un monstre de fatuité (...) au sexe douteux⁽¹⁶⁾. » etc. Les notions positives de l'homme fashionable apparaissent cependant à la fin des années 1820. Par exemple c'est justement « le fashionable » : dans son *Manuel du fashionable / Guide de l'élégance* (1829), Eugène Ronteix nous présente un homme différent du dandy. Le dandy n'est toujours qu'un homme grotesque pour l'auteur : « une énorme cravate, un air niais, un vaste lorgnon stupidement dirigé sur quelque face bouffie et voilà un dandy goddam ! » À l'inverse, cette fois « le fashionable » connaît le savoir-vivre ; « c'est l'art de s'habiller, de manger, de marcher, de parler, d'aimer, de dormir...en un mot, c'est l'art de vivre.⁽¹⁷⁾ » Il y a alors une divergence entre le dandy et le fashionable. C'est un prodrome de *la vie élégante* : tandis que le dandy outrage les bonnes mœurs de la haute société, le fashionable respecte les règles qui existent déjà. Dans cette évolution de pensée sur l'habillement, une nouvelle considération apparaît dans la revue légitimiste *La Mode* : l'année même de la parution du *Traité de la vie élégante*, un certain Augar déclare : « Se vêtir est un besoin social. La toilette n'est pas étrangère à la politique⁽¹⁸⁾. » Cette pensée sera reprise dans le *Traité* de Balzac⁽¹⁹⁾.

Quant au changement de l'image du dandy en France, les avis de Musset sont exemplaires : l'auteur de *Lorenzaccio* est un des plus sévères et des plus sarcastiques sur le dandysme au début des années 1830 : dans ses *Contes d'Espagne et d'Italie*, il considère l'aspect physique de Brummell « monstrueux »⁽²⁰⁾. Il continue en 1831 : « Qu'est-ce qu'un dandy anglais ? C'est un jeune homme qui a appris à se passer du monde entier : c'est un amateur de chiens, de chevaux, de coqs et de punch ; c'est un être qui n'en connaît qu'un seul, qui est lui-même ; il attend que l'âge lui permette de porter dans la société les idées d'égoïsme et de solitude qui s'amassent dans son cœur et le dessèchent durant sa jeunesse. Est-ce là que nous voulons en venir ?⁽²¹⁾ » Ce mépris pour l'homme oisif s'adoucit ultérieurement ; dans la préface des *Deux maîtresses* (1837), l'auteur avoue que la vie mondaine, telle qu'« assister régulièrement à toutes les premières représentations, manger des fraises presque avant qu'il y en ait, prendre une prise de tabac au rôti, savoir de quoi on parle et quand on doit rire et quelle est la dernière histoire d'une coulisse, parier n'importe sur quoi le plus cher possible et payer le lendemain en souriant » lui offre « le bonheur suprême⁽²²⁾. » John C. Prévost considère cette attitude comme du dandysme pur⁽²³⁾. Mais l'oisiveté et la dépense ne suffisent pas pour être dandy. Il est évident, cependant, que les hommes français commencent à se prendre eux-même pour les hommes mondains, alors que la toilette masculine trop élégante est considérée comme un méprisable phénomène anglais jusqu'à la fin des années 1820. En 1835, un article favorable au mot « dandysme » paraît enfin dans la revue *La Mode* ; « Le dandysme de bon ton n'exclut pas une certaine originalité de costume, surtout pour les promenades aux bois de Boulogne et les courses⁽²⁴⁾. » La même année, le mot « dandy » apparaît pour la première fois dans un dictionnaire français. Le *Dictionnaire de l'Académie Française* le définit : « Mot tiré de l'anglais par lequel on désigne, même en France, un fat épris de sa toilette, un homme d'une tournure affectée⁽²⁵⁾. »

Il faut attendre *Du Dandysme* de Barbey d'Aurevilly pour confirmer ce

changement. L'auteur déclare : « le dandysme était surtout l'art de la mise, une heureuse et audacieuse dictature en fait de toilette et d'élégance extérieure. Très certainement c'est cela aussi ; mais c'est bien davantage. Le dandysme est toute une manière d'être, et l'on n'est pas que par le côté matériellement visible. » On voit ici, le dandysme n'est plus uniquement l'effet de la mode, mais une mentalité, un esprit. Nous ne tarderons pas étudier ce « dandysme » spirituel. Mais auparavant citons encore l'avis de Chateaubriand pour préfigurer cette transmutation du dandy : « Aujourd'hui (1846), écrit-il, le dandy doit avoir un air conquérant, léger, insolent ; il doit soigner sa toilette, porter des moustaches ou une barbe taillée en rond comme la fraise de la Reine Elisabeth, ou comme le disque radieux du soleil ; il décèle la fière indépendance de son caractère en gardant son chapeau sur sa tête, en se roulant sur les sofas, en allongeant ses bottes au nez des laides assises en admiration sur des chaises devant lui. (...)»⁽²⁶⁾. »

Dans l'histoire de France après la Révolution, Balzac est un des premiers écrivains qui remarque l'importance du vêtement masculin comme représentation sociale. Et l'image du dandy même devient ultérieurement plus positive chez lui : c'est-à-dire le terme « dandy » remplace « la vie élégante »⁽²⁷⁾. Il faut cependant faire une remarque : l'emploi du mot « dandy » chez Balzac n'est jamais dans le sens de Barbey d'Aurevilly. Le dandy balzacien est quelqu'un d'ambitieux, de prompt à s'ennoblir ; il reste toujours au côté de « la vie élégante ». Nous nous contenterons malgré tout de montrer seulement le sens de « la vie élégante » de cette époque, dans ce texte. Ce qui est capital, c'est que la publication du *Traité de la vie élégante* coïncide avec le tournant de l'image de l'homme mondain en France : d'une part le mépris pour le phénomène d'anglomanie, d'autre part l'exigence de l'apparence (ou l'appartenance) de la nouvelle classe sociale dans la monarchie de Juillet. Le *Traité de la vie élégante* sera adressé à cette nouvelle classe — c'est-à-dire la bourgeoisie — qui commence à dominer la société française.

La vie élégante

Après la Révolution et l'Empire, Paris change et attire une foule de provinciaux et d'étrangers. C'est sous le Second Empire que Paris prend sa physionomie actuelle, mais l'agrandissement de la capitale commence avant la démolition du vieux Paris. Le changement n'affecte pas seulement l'apparence de la ville, mais aussi la structure des communautés et des classes sociales. Les pauvres paysans, attirés par le capital, viennent plus en plus nombreux à la capitale. La publication de maintes « physiologies » montre un tableau très complet des différentes catégories d'individus, les plus souvent des provinciaux et des étrangers à Paris, dans chaque couche sociale⁽²⁸⁾. Le succès du genre « physiologique » témoignerait alors de deux faits relatifs :

Primo : le besoin de cataloguer de nouvelles classes sociales, dont fait partie le peuple qui grouille depuis longtemps dans les rues parisiennes. Cette classification commence par la nomination et la numérotation des rues, et elle arrivera à catégoriser les classes sociales⁽²⁹⁾ : avant la démolition des vieux quartiers, la physionomie parisienne impliquait une certaine promiscuité entre les différentes classes sociales. « Le bourgeois de 1830, note Philippe Ariès, ne vivait pas dans un bloc de bourgeoisie, compact et sans mélange. Le petit peuple, parfois l'aristocratie, se mêlaient à sa vie, habitait tout proche, à l'étage, au fond de la cour, aux attiques. Ce petit monde était trop divers pour se ramener à un modèle standard, assez répété, assez voyant pour s'imposer à l'individu, même récalcitrant, par un mimétisme le plus souvent inconscient⁽³⁰⁾. » A cette époque, il n'existe pas encore de distinction entre les quartiers populaires et bourgeois : toutes les conditions sociales au cœur de Paris s'entassaient pêle-mêle dans une masse hétérogène. Cette cohabitation sera interrompue par l'extension industrielle vers l'est et par le développement des quartiers populaires à l'époque des démolitions.

Secondo : la nouvelle venue de provinciaux et d'étrangers à la Capitale. Ils sont eux-aussi composés de deux classes distinctes : les bourgeois nantis et les provinciaux pauvres. Les premiers sont attirés justement par « le

physiologie de Paris ». Pour eux le genre physiologique est un guide touristique : ils s'installent dans le vieux Paris. Les seconds sont attirés par l'argent. Ces derniers s'installent de plus en plus dans les quartiers-est, beaucoup moins peuplés et qui commencent à s'industrialiser. Dès lors une ville nouvelle s'étend tout autour du vieux Paris médiéval, délimitant rigoureusement chaque couche sociale. Les « étrangers » du Paris d'antan se catégorisent ainsi : les uns voulant s'intégrer dans les bons milieux avec la ferme conviction de se différencier des gens du peuple, à l'exemple des héros de Balzac (ex. Lucien de Rubempré dans *Les illusions perdues*) : les autres s'efforçant de se mêler à la foule, comme les présente Hugo dans ses romans. Baudelaire sera conscient de ces deux caractères sociaux : en tant que critique, il s'adressera aux bourgeois qui veulent s'anoblir (les *Salons*, notamment celui de 1846) : en tant que poète, il décrira les *étrangers* mêlés à la foule parisienne (*L'étranger*, *Les foules*).

La différence sociale est également perceptible à travers l'apparence vestimentaire. Bien que le décret de la Convention (1793) ait déjà reconnu le principe démocratique de la liberté vestimentaire, le vêtement reste le repère prépondérant d'une classe sociale du début du XIX^{ème} siècle. Il est vrai que La Révolution a supprimé symboliquement l'apparence de noble en culotte : mais l'habillement se manifeste toujours comme l'expression d'une classe. D'un sens, les critiques véhémentes du dandy s'expliqueraient dans cette circonstance : le dandysme est non seulement une mode de l'Angleterre qui a battu Napoléon, mais il est aussi l'image des aristocrates.

C'est à partir des années 1820 que l'industrie textile s'installe à Paris et ainsi la liberté vestimentaire devient réellement possible pour les petits bourgeois⁽³¹⁾. Cela correspond, comme nous l'avons vu, au changement de l'image des hommes mondains. Désormais le goût évolue et se libéralise selon ces transformations sociales, autrement dit une distinction vestimentaire sert de plus en plus la nouvelle classe sociale⁽³²⁾. Ainsi le goût pour le vêtement commence à se manifester dans le milieu bourgeois comme signe

d'appartenance.

C'est dans ce contexte que le *Traité de la vie élégante* est publié. Balzac est d'ailleurs conscient de cette lutte sociale au niveau vestimentaire : alors qu'il définit la vie élégante comme « la perfection de la vie extérieure et matérielle »⁽³³⁾, celle-ci exige aussi « le sentiment »⁽³⁴⁾. La vie élégante, telle que conçoit Balzac, n'est pas purement matérielle, mais c'est une pensée pour « se faire honneur de sa fortune »⁽³⁵⁾. Nous allons maintenant étudier ce « sentiment ».

Notre auteur classe l'existence humaine en trois catégories : *la vie occupée, la vie d'artiste et la vie élégante*. Au sens littéral, ce *Traité* serait un éloge de la troisième catégorie, telle que « le haut fonctionnaire, le prélat, le général, le grand propriétaire et les princes. » Cependant ce texte n'est pas destiné uniquement aux aristocrates de naissance ou aux nobles, mais aussi aux parvenus : car la vie élégante surgit après que Napoléon est devenu Empereur, et « aujourd'hui, les nobles de 1804 ou de l'an MCXX ne représentent plus rien »⁽³⁶⁾. C'est-à-dire le titre de noblesse n'a plus beaucoup d'importance. De plus, même si « les aristocraties naturelles » sont riches par naissance, elles peuvent « rentrer dans le néant de la fortune sans pouvoir⁽³⁷⁾. » Ainsi, l'élégance n'est pas destinée uniquement aux nobles, mais elle est accessible à tout le monde⁽³⁸⁾. Ce traité est dans ce sens un manuel pour la nouvelle classe dominante, constituée par la bourgeoisie arriviste et par l'aristocratie bien consciente du pouvoir après la Révolution de 1830. Le but est de conquérir et de conserver leur éminent statut social, en affichant leur supériorité en apparence élégante. Et c'est l'artiste, tel que Balzac, qui inspire ce nouveau mode de vie. C'est pourquoi même si l'artiste est de deuxième catégorie, il est du côté de la vie élégante, des dominants de la société nouvelle. Ainsi, comme le remarque Annie Berq, notre auteur est un des artistes qui « représentent *les romantiques de gauche* déçus par 1830 mais ayant conclu comme compromis avec la Monarchie bourgeoise⁽³⁹⁾. » L'observation balzacienne de la société française est remarquable dans ce sens :

« N'avons-nous pas en échange d'une féodalité risible et déchue, la triple aristocratie de l'argent, du pouvoir et du talent, qui, toute légitime qu'elle est, n'en jette pas moins sur la masse un poids immense, en lui imposant le patriciat de la banque, le ministérielisme et la balistique des journaux et de la tribune, marchepieds des gens de talents ? Ainsi, tout en consacrant, par son retour à la monarchie constitutionnelle, une mensongère égalité politique, la France n'a jamais que généralisé le mal : car nous sommes une démocratie de riches⁽⁴⁰⁾. »

Balzac insinue une critique de l'actualité politique dans un ton caricatural et plaisant. Après la Révolution de 1830, même si on réclame l'égalité de tout le peuple français, « une révolution populaire est impossible aujourd'hui »⁽⁴¹⁾. Il ne s'agit donc pas d'entraîner le changement de l'institution, mais de trouver un moyen de mieux y réagir. L'important est de savoir comment se comporter dans cette « démocratie de riches ». Le but est « de substituer l'exploitation de l'homme par l'intelligence à l'exploitation de l'homme par l'homme⁽⁴²⁾. » Il n'est pas suffisant d'avoir un talent quelconque, mais il faut aussi connaître une stratégie pour se hisser ou conserver son statut social dans ce monde où tout est institutionnalisé par le pouvoir de l'argent. Ce que signifie « le sentiment » chez Balzac, c'est donc une pensée figurée par l'apparence matérielle. L'élégance est considérée comme une arme politique, et non pas uniquement comme l'effet superflu de la mode. La classe bourgeoise montrera et affirmera sa puissance par ce truchement. C'est une des raisons pour laquelle la vie élégante est différente du dandysme : nous reprendrons cette divergence plus loin.

L'élégance que décrit Balzac doit être harmonisée dans toutes les aspects de la vie, c'est-à-dire qu'elle doit concerner non seulement le vêtement, mais aussi toute matière de la vie, de la maison, des meubles ou des accessoires. Balzac insiste aussi sur la simplicité et la propreté du vêtement. Nous ne savons pas s'il pratique ses dogmes dans sa vie réelle⁽⁴³⁾. Il conseille de porter des habits et des objets pas être trop précieux, pour qu'on puisse les réparer ou

changer⁽⁴⁴⁾. Il vaut mieux renouveler les habits à chaque saison qu'acheter un habit très coûteux. Nous faisons attention au sens de *la mode* de cette élégance : elle est non seulement rachetable, mais aussi renouvelable et évolutive. C'est une contrepartie du dandysme qui garde toujours *son mode* de vie : le dandy porte toujours le même costume de la même manière. Le dandy garde des objets préférés toute sa vie (par exemple la collection des tabatières de Brummell), alors que la vie élégante n'a pas de fétichisme de ce genre. Le dandysme est autrement dit un mépris pour l'évolution fondée sur la « démocratie de riches »⁽⁴⁵⁾. En matière de mode, le dandysme est un anachronisme traditionnel tandis que « la vie élégante » est une évolution novatrice basée sur le capitalisme.

Nous avons dit tout à l'heure que la vie élégante est une pensée en faveur de l'ascension sociale. C'est pourquoi Balzac considère le dandysme comme une hérésie de la vie élégante. Non seulement le mot « dandy » est synonyme des Anglais s'intéressant à la mode jusqu'au début des années 1830⁽⁴⁶⁾, mais encore il diffère de la vie élégante, n'impliquant ni l'ambition politique ni l'envie d'appartenance à une classe. Le dandysme ne contient aucune ardeur politique. Faisons quand même attention : ce manque de passion ne se traduit pas nécessairement en manque de consciences ou de pensée. Prenons un exemple : c'est « le » dandy, George Bryan Brummell. Mais ce n'est pas « Brummel » de Balzac. Le vrai Brummell a démissionné de son poste alors qu'il était « le plus jeune capitaine du plus magnifique régiment de l'armée », tout simplement pour rester à Londres⁽⁴⁷⁾. Etant bourgeois — fils du secrétaire du Premier Ministre britannique —, il aurait dû se rendre à Manchester pour sa carrière militaire, et ainsi grimper l'échelle sociale. Son biographe qualifie cette décision de « démarche folle »⁽⁴⁸⁾. Brummell n'avait cependant ni ambition ni calcul pour son avenir. Son métier — s'il en avait un — c'était l'oisiveté. C'est d'ailleurs lui qui était le vrai « homme oisif » ; alors que les autres hommes oisifs exemplaires de Balzac — les fonctionnaires, le prélat, le général, etc. — ont leurs professions ou occupations respectives à côté,

Brummell, lui, n'était qu'un innocé⁽⁴⁹⁾. Il eut cependant maintes occasions d'avoir une profession et ainsi d'être riche dans sa vie : ayant la silhouette parfaite, il aurait pu même gagner sa vie en tant que modèle pour un artiste⁽⁵⁰⁾ : il aurait aussi publier ses mémoires pour une somme d'argent considérable⁽⁵¹⁾ : ou bien s'il avait vendu les lettres de ses amis reconnus tels que Byron ou le futur George IV, il aurait pu au moins régler ses dettes⁽⁵²⁾. Mais malgré tout il ne voulait pas gagner sa vie. Même si ses fidèles amis lui ont offert un poste de consul de Caen en 1829, il en a démissionné peu après. Il ne voulait ni gagner sa vie, ni devoir quoi que ce soit à personne. Paralysé à partir de 1834, criblé de dettes, il fut mis en prison en 1835. Ruiné, caduc, perdant la tête en 1837, Brummell n'a plus eu la possibilité financière de soutenir le train de vie de dandy⁽⁵³⁾. Il a payé sa dette à la nature, oublié dans un asile du pays étranger... Il reste fidèle à son unique métier jusqu'à la mort : le désœuvrement. Son refus de la production a un sens : l'indépendance vis à vis des autres. Il reste *consciemment* inactif. Il ne se permet pas de jouer un rôle qui lui appartient pas. Les uns penseraient stupide cette impéritie en le considérant comme un cabotin : d'autres, comme un Baudelaire, le considéraient comme héroïque. Nous sommes en tout cas d'accord avec Balzac : « le dandysme est une hérésie de la vie élégante ». Bien que le dandy ne fasse rien comme l'homme de la vie élégante, il n'a non plus d'ambition ou de calcul pour son avenir. Il veut rester fidèle à lui-même. Il y a donc une différence de modalité de l'élégance, disons d'« avant » et d'« après » : pour le dandy, l'élégance est déjà acquise avant qu'il monte l'échelle sociale (Barbey l'appelle « vocation »), l'homme de la vie élégante apprend par une éducation⁽⁵⁴⁾ : le dandy devient le dictateur justement et uniquement par le truchement de son élégance innée, alors que l'homme de la vie élégante s'intéresse à la mode comme un des moyens pour arriver à la classe dominante et ainsi consolider son statut social : le dandy veut se distinguer du milieu auquel il appartient, la vie élégante cherche une adhésion à la caste supérieure. L'élégance est une dépense pure pour le premier, elle est un investissement pour le second.

D'un certain point de vue, c'est un résultat de la différence de régimes entre deux sociétés qui engendrent ces termes : la Société anglaise du début du XIX^{ème} siècle est une monarchie absolue où l'accès à la noblesse est presque impossible, alors que la Société française vient d'adopter « la démocratie de riches », à laquelle les bourgeois nantis et les hommes ambitieux veulent et peuvent affirmer leur pouvoir par leur apparence⁽⁵⁵⁾. La vie élégante est ainsi fondamentalement différente du dandysme⁽⁵⁶⁾. C'est une raison pour laquelle, nous semble-t-il, les romans d'apprentissage prennent d'essor en France au début du XIX^{ème} siècle.

En matière de sociabilité, Balzac partage encore les hommes élégants en trois catégories. L'homme de la première catégorie a « la grâce suffisante », il est un méthodique de l'élégance : le deuxième a « la grâce essentielle », il est calculateur de l'élégance : le troisième a « la grâce divine et concomitante », il est aimable, délicat, naïf et naturel⁽⁵⁷⁾. Le pouvoir de ce troisième « est le grand but de la vie élégante », dit notre auteur. La vie élégante suprême n'est alors ni méthodique, ni calculatrice. Balzac nous signale par-là que la vraie élégance n'est pas à apprendre, mais elle est innée comme un titre de noblesse. Il y a ici une contradiction interne : car, comme dit Balzac, si « la vie élégante n'exclut ni la pensée ni la science, elle les consacre », elle serait toujours inévitablement calculée, alors que la grâce naturelle et naïve n'est au fond pas à s'apprendre⁽⁵⁸⁾. Elle est quelque chose de spontané. Ici, on conçoit un défaut de ce *Traité* en tant que manuel : mais il est aussi une attirance : cette contradiction implique que la vraie relation humaine dépasse la pensée calculatrice. La grâce suprême, « le pouvoir magnétique », est autrement dit une contrepartie de la hiérarchie sociale déjà établie, basée sur la richesse : on peut s'afficher élégant grâce au pouvoir économique, mais au fond la vraie élégance dépasse ce calcul même.

Barbey n'a pas moins de passion en matière de grâce : c'est d'ailleurs le point le plus divergent entre ces deux auteurs fashionables. Barbey se moque de la grâce naturelle même, en parlant de la société anglaise : « Est-ce que la

grâce simple, naïve, spontané, serait un stimulant assez fort pour remuer ce monde épuisé de sensation et garrotté par des préjugés de toute sorte⁽⁵⁹⁾ ? » D'ailleurs, le dandy lui aussi attire les hommes comme s'il avait une grâce : mais cette attirance est toujours artificielle et diabolique : c'est l'ironie. Elle empoisonne petit à petit son entourage et à la fin c'est lui-même qui meurt par son propre poison. Mais justement ce pouvoir du mal était nécessaire pour le dandy : « Si sa grâce avait été plus sincère, écrit Barbey, elle n'aurait pas été si puissante ; elle n'eût pas séduit et captivé une société sans nature⁽⁶⁰⁾. » Autrement dit c'est grâce à cet artifice unique que le bourgeois Brummell (rappelons-le : il n'était pas noble) a réussi à régner sur la société des nobles, alors que l'arrivisme y était presque impossible. Ainsi sa « grâce », alias l'ironie, était un reflet de la société. Barbey commente : « Il ne serait (...) que la grâce qui se fausse pour être mieux sentie dans une société fausse⁽⁶¹⁾. » C'est pourquoi l'auteur des *Diaboliques* insiste sur la « vocation » de Brummell et limite le phénomène du dandysme uniquement à l'Angleterre aristocratique et protestante.

L'image de Brummell

Mon père était un domestique très respectable, mais qui avait su, lui, se tenir à sa place toute sa vie.

George Brummell

Etre un homme utile m'a toujours paru quelque chose de bien hideux.

Charles Baudelaire, *Mon cœur mis à nu*.

Malgré le fort désaccord entre la vie élégante et le dandysme, l'image de Brummell plaît non seulement à Barbey mais aussi à Balzac : Balzac insère dans son *Traité* une conversation fictive avec Brummell, placée à Boulogne. La

possibilité de cette rencontre a réellement existé : Brummell fait un court passage à Paris en septembre 1830, ayant été nommé consul de l'Angleterre à Caen l'année précédente. Cette insertion de l'actualité montre l'habileté de chroniqueur de Balzac pour attirer l'attention des lecteurs. Mais ce qui est plus significatif pour nous, c'est que Brummell, « ex-dieu du dandysme », est l'arbitraire de l'élégance même : si « la vie élégante » est une appartenance à la législation, c'est « le » dandy qui fait la loi. Alors le dandy impose la règle, et la vie élégante la suit. Mais le dandysme n'est-il pas « hérésie » pour Balzac ? Il est vrai d'ailleurs que Brummell est considéré comme créateur d'élégance de l'époque, mais il n'était pas théoricien dogmatique de la beauté : le dandy n'accepte la règle que pour mieux la renier. De plus, son dandysme est, contrairement à la vie élégante, sans utilité comme code social : il évite toute soumission aux lois. Citons Barbey : « (...) les dandys, de leur autorité privée, posent une règle au-dessus de celle qui régit les cercles les plus aristocratiques, les plus attachés à la tradition, et par la plaisanterie qui est un acide, et par la grâce qui est un fondant, ils parviennent à faire admettre cette règle mobile qui n'est, en fin de compte, que l'audace de leur propre personnalité⁽⁶²⁾. » Le dandysme même n'est pas une règle permanente : nous sommes d'accord avec Giuseppe Scaraffia : il distingue le bourgeois et le dandy : « dans le monde de la rationalité bourgeoise caractérisé par la clarté et l'ordre, la révélation dandy est une incitation à cesser de comprendre et à se mettre à prendre en compte.⁽⁶³⁾ » L'image de Brummell projetée par Balzac n'est donc plus « dandy » dans ce sens-là. C'est pourquoi, nous semble-il, Brummell est « ex-dieu du dandysme » : tandis que Barbey essaie d'esquisser « l'esprit » de Brummell, Balzac emploie Brummell dénué du dandysme pour mieux concrétiser ses dogmes (« sentiments »). Ainsi les positions de Balzac vis à vis du dandysme sont-elles variées, souvent contradictoires⁽⁶⁴⁾. Mais signalons que ce n'est pas seulement Balzac qui veut lui épargner le dandysme : Captain Jesse, le dernier ami et le premier biographe de Brummell, évite justement d'adapter le mot dandy à son héros : « ce mot, écrit-il en 1844, appelle toutes

sortes d'associations d'idées, qui ont pour dénominateur commun, la vulgarité.⁽⁶⁵⁾ » Le terme « dandy » a toujours un sens négatif pour cet Anglais. Le dandysme n'avait pas en fait une signification profonde pour les Anglais, comme le remarque Prévost⁽⁶⁶⁾. Jesse nie naturellement l'extravagance de ce dandysme à l'époque : « (...) la seule caractéristique de sa mise (*n.d.r.* la mise de Brummell) était simple et de bon goût, ce qui va à l'encontre de l'opinion commune chez ceux qui ne l'ont pas rencontré (...)»⁽⁶⁷⁾. » Balzac et Jesse sont ainsi complices au point où ils rayent le nom de Brummell de la liste des dandys ; la révolution vestimentaire chez leur héros, c'est l'extirpation des éléments superflus. Le principe de cette élégance repose donc sur la sobriété et sur l'accord. Mais s'il s'agit de simplicité et de bon goût, Barbey n'y insiste-il pas aussi à maintes reprises⁽⁶⁸⁾ ? Ces trois témoins essaient de sauver Brummell de l'image affublée de costume criard. La particularité de Barbey consiste en son affirmation sur le dandysme. Son dandysme n'est pas simplement, comme nous l'avons dit plus haut, l'apparence vestimentaire : c'est une éthique. Par la combinaison de l'esprit du dandysme et de Brummell, il donne un sens positif, subtil et historique à la vanité, considérée jusqu'alors comme un caractère vil et négligé. C'est pourquoi il commence *Du dandysme* par ces mots : « Les sentiments ont leur destinée. Il en est un contre lequel tout le monde est impitoyable : c'est la vanité⁽⁶⁹⁾. » Nous rappelons que « le sentiment » de Balzac sur l'apparence était un calcul. Tandis que le *Traité de la vie élégante* est un manifeste positif pour la mode masculine, *Du dandysme* est celui pour la frivolité même : Balzac essaye de transmettre *l'utilité* de la mode à travers l'image de Brummell, Barbey affirme son *inutilité* même : Balzac veut sauver l'honneur de Brummell du gouffre infernal de la vie misérable (signalons que la parution de son article date de 1830), Barbey veut contempler son agonie même avec les yeux pleinement ouverts.

Conclusion — le dandysme anglais et la vie élégante française

Nous avons examiné la différence entre « la vie élégante » balzacienne et

« le dandysme » d'aurevillien. La devise de Balzac (« le dandysme est une hérésie de la vie élégante ») semble en effet adéquate et raisonnable. Mais il serait encore discutable si le dandysme était vraiment « hérésie » au moment où ce texte était écrit ; car « la vie élégante » a surgi après l'Ancien Régime durant lequel les dandys auraient déjà expérimenté une forme d'éthique. Dans ce sens-là, c'est la vie élégante qui est hérésie du dandysme. Mais il est vrai que la vie élégante envahit progressivement la société française après la Monarchie de Juillet, ainsi que le dandysme devient complètement « hérésie ». Autrement dit, à partir de ce moment-là le dandysme figure l'héroïsme contre la démocratie dans laquelle la valeur aristocratique perd son aura.

Balzac est bien conscient de son époque ; la société française adopte une démocratie basée sur la richesse. L'homme de la vie élégante se distingue manifestement des gentilshommes de l'Ancien Régime : le parâtre du premier consiste dans la richesse, celui du dernier consiste dans le titre de noblesse. La parution de *Traité* correspond non seulement au surgissement de la bourgeoisie, mais aussi à celui du capitalisme. C'est d'ailleurs grâce à la révolution industrielle que le tissu est produit à prix raisonnable, ainsi le vêtement devient plus accessible au petit bourgeois. Cette révolution contribue aussi à l'évolution de l'apparence masculine : il y a désormais une mode — non pas un mode figé — pour l'homme. La distinction d'apparence sert toujours à la classification sociale, mais dans la vie élégante il y a une liberté vestimentaire pour les peuples, autrement dit une possibilité de déguisement. La vie élégante n'est pas dans ce sens purement matérielle : elle exige « un sentiment », un calcul pour se « noblir », pour être snob. C'est une pensée pour mieux agir dans la société démocratique par le truchement d'apparence. Ainsi, après la Révolution de 1830, une nouvelle caste domine la société française affichant son élégance . Dans ce sens-là, *Traité de la vie élégante* sert comme manuel à la nouvelle classe sociale : il montre une appartenance comme un uniforme de bourgeoisie.

Quant au dandysme, il est considéré en France comme un phénomène de

mode anglaise jusqu'à la fin des années 1830. Le dandy signifie un homme vaniteux, s'intéressant exclusivement à son apparence : son image est matériellement figurée par le costume criard et par la fameuse cravate blanche de Brummell. Balzac emploie Brummell comme effigie de son *Traité* en lui donnant le rôle de conseiller de l'élégance. L'auteur sauve ainsi l'honneur de « Beau » Brummell du mot « dandy » déprécié. Quinze ans après Barbey d'Aurevilly entame lui aussi le changement de l'image brummellienne : mais son entreprise implique la transformation du dandysme même. Non seulement il nie le dandy perçu comme une poupée déguisée, mais encore il essaye de décrire « l'esprit » du dandysme. Cet esprit n'est pas autre chose que la vanité. Bien que la vanité soit considérée comme un vice et ainsi méprisé jusqu'alors, il confirme la valeur de ce « vice » même. Barbey riposte à Balzac en montrant la pensée propre au dandysme. Tandis que Balzac vulgarise la mode masculine avec son *Traité*, Barbey réhabilite la vanité comme une qualité d'homme dans son *Dandysme*.

La différence entre ces deux textes procède de deux sociétés dissemblables : alors que le dandysme est engendré par la monarchie absolue en Angleterre, la vie élégante surgit de la démocratie basée sur le capitalisme en France. Ces deux essais ont ainsi une valeur comme critique sociale.

Notes

- (1) Cette date de publication se varie selon les critiques : tandis que Claude Varèze affirme que le *Traité de la vie élégante* a été publié en 1833, Marie-Christine Natta commente que Barbey d'Aurevilly a fait une critique dès sa publication. cf. Claude VAREZE, « Introduction » dans *Traité de la vie élégante*, Paris, Bossard, 1922, p12 et Marie-Christine NATTA, « Introduction » dans *Du dandysme & de George Brummell*, Châteauneuf-sur-Charente, Plein Chant, 1989, p 10. Nous précisons que la première parution du *Traité* date en octobre-novembre 1830 dans la revue *La Mode*, et la publication en tant que livre date de 1853.
- (2) Honoré DE BALZAC, *Traité de la vie élégante* (1830), Arléa, 1998, p68
- (3) cf. Jules BARBEY D'AUREVILLY, *Du dandysme et de George Brummell* (1845), Paris, Payot & Rivages, p43
- (4) *ibid.* p74
- (5) cf. « (...) j'éprouve regret, écrit Barbey, d'avoir à noter une erreur dans un livre plein de vérités : "En se faisant dandy — dit Balzac — on devient un mannequin plus ou moins ingénieux, qui sait se poser sur son cheval ou sur un canapé, qui mord ou tête habituellement le bout d'une canne ; mais un être pensant ? Jamais !" Certes ! Ce n'est pas la pensée pourtant qui manquait à George IV, à Brummell et à Sheridan. (...) Non ! Les dandys ne sont pas fatalement ce qu'a dit Balzac. » Jules BARBEY D'AUREVILLY, « Honoré de Balzac », paru dans le journal *Le Pays*, le 10 mai et le 22 juin 1853. Nous consultons le livre suivant : BARBEY D'AUREVILLY, *De Balzac à Zola*, Paris, Les belles lettres, 1999, p9
- (6) Marylère DELBOURG-DELPHIS, *Masculin singulier — Le dandysme et son histoire*, Paris, Hachette, p123
- (7) Article « dandy » dans *Le nouveau Petit Robert*, édition 1993
- (8) Sidney MORGAN, *La France* 2 vol. Paris et Londres, Treuttel et Wurtz, 1817. pp175-176. Citation faite de John.C. PREVOST, dans *Le dandysme en France*, Genève-Paris, Slatkine, 1957, p70
- (9) cf. Jacques BOULANGER, *Les dandys*, 1932, Calmann-Lévy, p41
- (10) STENDHAL, *Rome, Naples et Florence en 1817*, Paris, Delaunay, 1817, cité par Prévost, *op.cit.*, p 71
- (11) STENDHAL, *De l'amour*, Paris, Mongie, 1822, II, 11-12
- (12) cf. Arcieu raconte que « à Londres les dandys ont l'air de croire que la fatuité est le signe d'une bonne éducation. » Arcieu (Eusèbede Salle), *Siorama de*

- Londres, ou Tableau des mœurs britanniques en 1822 ; par M.E.D.S. Arcieu*, Paris, Delaunay, 1822, p138, cité par PREVOST, *op.cit.*, p73
- (13) Il s'agit de *L'Hermite de Londres* (1821). Cité par PREVOST, *ibid.* p71, note 9
- (14) Jacques BOULENGER, *op.cit.*, p48
- (15) CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe* (Texte de l'édition originale en 1849), Le Livre de Poche (Librairie Générale Française) Trois volumes, Tome II, pp523-524
- (16) Eugène RONTEIX, *Manuel du fashionable ou Guide de l'élégant*, Paris, Audot, 1829, p19
- (17) Arnould DE LIEDEKERKE, *Talon rouge*, Paris, Olivier Orban, 1986, p60
- (18) AUGER, *La Mode, janvier-février 1830*. Cité par Henriette VANIER, *La mode et ses métiers — Frivolité et luttes des classes — 1830-1870*, Paris, Armand Colin, 1960, p14
- (19) cf. *Traité de la vie élégante*, chapitre V, maxime XL. « La toilette est l'expression de la société »
- (20) Musset raconte dans « Mardoche » : « Muses ! Depuis le jour où John Bull en silence / Vis jadis par Brummell, en dépit de la France, / Les gilets blancs proscrits, et jusqu'aux talons / (Exemple monstrueux) traîner les pantalons. »
- (21) Alfred de MUSSET, « Chute des bals de l'Opéra », dans *La revue fantastique*, 14 février 1831. Cité par PREVOST, *ibid.*, pp76-77
- (22) « Une page inédite d'Alfred de Musset », dans le journal *Le Gaulois*, le 22 août 1896, p1 Cité par PREVOST, *ibid.* p77
- (23) PREVOST, *op.cit.*, pp76-78
- (24) *La Mode*, 24 mai 1835, p200. Cité par PREVOST, *ibid.*, p 80
- (25) Cité par LIEDEKERKE, *op.cit.*, p59
- (26) CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe Tome II, op.cit.*, p524
- (27) Nous citons Prévost : « Il n'est pas sérieusement question de dandysme en France avant 1830. Le dandysme est un phénomène caractéristique du règne de Louis-Philippe. L'œuvre même de Balzac le dément sur ce point. (...) C'est d'ailleurs après 1834 que le terme dandy se trouve avec régularité dans l'œuvre de Balzac. » PREVOST, *op.cit.*, p129
- (28) cf. Walter BENJAMIN, « Le Paris du Second Empire chez Baudelaire » (1938) dans *Charles Baudelaire*, Edition Payot, 1979, pp55-57
- (29) « Depuis la Révolution française, écrit Benjamin, un réseau étendu de surveillance avait pris de plus en plus étroitement dans ses mailles la vie civile et

bourgeoise. On peut prendre comme point de repère pour mesurer les progrès de la normalisation et la numérotation des immeubles dans la grande ville. En 1805, l'administration de Napoléon l'avait rendue obligatoire pour Paris. » *ibid.* p72

- (30) Philippe ARIES, *Histoire des populations françaises*, Paris, Seuil, 1971, p131
- (31) « Dès les années 1820 en France, note Gilles Lipovetsky, à l'imitation de l'Angleterre, une production de vêtements neufs, en grande série et bon marché se met en place et connaît un véritable essor après 1840, avant même d'entrer dans l'âge de la mécanisation rendue possible par la machine à coudre autour de 1860. » Gilles LIPOVSKY, *L'empire de l'éphémère — la mode et son destin dans les sociétés modernes*, Paris, Gallimard, 1987, p82

- (32) « ...Si nous remontons au motif qui quelquefois tourner en ridicule les personnes vêtues d'une manière convenable dans toutes les parties de leur habillement, nous trouverons qu'il vient des classes inférieures et principalement des artisans et du bas commerce. Pourquoi ? C'est que l'ancien habillement serré est proprement celui qui leur convient ; car tout disgracieux et tout ridicule qu'il est, comme il s'adapte à la peau, il les expose moins aux taches durant leur travail. C'est ce qui a fait prévaloir cet habillement serré dans les pays commerçants et industriels comme Angleterre par exemple. Les artisans s'aperçoivent donc que si le goût des classes plus relevées les engage à adopter le costume plus large et plus gracieux, les rangs et les occupations seront aussitôt distingués, l'infériorité trahie. Qu'on sache se constater de la condition au-dessus de laquelle on n'a ni le talent ni le moyen de s'élever, et qu'on ne doit point avoir la vanité de mépriser. » *La Mode*, octobre-décembre 1829. Cité par Henriette VANIER, *op.cit.* pp16-17

- (33) BALZAC, *Traité de la vie élégante*, p18

- (34) *ibid.*, p24

- (35) *ibid.*, p19

- (36) *ibid.*, p23. On peut imaginer qu'il s'agit de l'avènement de Napoléon au trône pour l'an 1804. Mais pour l'an MCXX ? Il n'y a pas de grand événement à cette année. Il nous semble cependant qu'il s'agit de la fondation de l'Ordre du Temple en 1119 : dans cette organisation, les combattants sont catégorisés en deux castes selon leurs origines. Ils sont distingués de l'apparence, au moyen des manteaux. Cette distinction n'était pas, semble-il, tout à fait strict au début de l'Ordre. Il y avait des "parvenus" dans la classe de chevaliers. Mais il devenait rigoureux au fur et mesure. Nous citons Marc Bloch : « Fondé vers 1119, pour la défense des colonies de Terre Sainte, l'Ordre du Temple groupait deux catégories de

combattants, distinctes par le costume, les armes et le rang : en haut, les “chevaliers”, en bas, les simples “sergents” — manteaux blancs contre manteaux bruns. Nul doute que, dès le principe, l’opposition ne répondît à une différence d’origine sociale, parmi les recrues. Cependant, rédigée en 1130, la plus ancienne Règle ne formule à cet égard aucune condition précise. Un état de fait, déterminé par une sorte d’opinion commune, décidait évidemment de l’admission dans l’un ou l’autre garde. Postérieure d’un peu plus d’un siècle, la seconde Règle procède, au contraire, avec une rigueur toute juridique. Pour être autorisé à revêtir le blanc manteau, il est d’abord nécessaire que le postulat, dès avant son entrée dans l’Ordre, ait été adoublé. Mais cela même ne suffit point. Il lui faut en outre être “fils de chevalier ou extrait de chevaliers du côté de son père” ; en d’autres termes (...) “gentilhomme”. » Marc BLOCH, *La société féodale — Les classes et le gouvernement des hommes*, Paris, Albin Michel, p58

- (37) BALZAC, *op.cit.*, p65
- (38) « (...) l’élégance, n’étant que la perfection des objets sensibles, doit être accessible à tous par l’habitude. » *ibid.* p43
- (39) Annie BERQ, « Baudelaire et “l’Amour de l’art” », dans la revue *Romantisme*, no. 17-18, Champion, 1977, p75
- (40) BALZAC, *ibid.* p28
- (41) *ibid.*, p32
- (42) *ibid.*, p29
- (43) « Dans son *Traité de la vie élégante*, écrit Liedekerke, Balzac dénonçait l’outrance, l’exagération du dandysme. Cependant, lui-même terrifie Delacroix à force d’accoutrements voyants, de combinaisons de couleurs malheureuses. » LIEDEKERKE, *op.cit.*, p56
- (44) BALZAC, *op.cit.*, p58
- (45) « Une des recommandations les plus sévères faites au dandy est de ne s’étonner de rien : « *Nihil mirari* ». Elle dénonce a priori les prétentions à la nouveauté d’une société soumise en réalité au mouvement répétitif de l’économie de production. » SCARAFFIA, *op.cit.*, p145
- (46) Même dans le *Traité de la vie élégante*, les Anglais sont caricaturés : « N’avez-vous pas souvent vu de ces demi-fashionables qui se fatiguent à courir après la grâce, sont gênés s’ils voient un pli de moins à leur chemise, et suent sang et eau pour arriver à une fausse correction, semblables à ces pauvres anglais tirant à chaque mot leur *pocket* ? » *op.cit.*, p69

- (47) Henriette Levillain remarque une autre raison pour laquelle Brummell n'a pas quitté la capitale : la vie citadine pouvait dissimuler la maigreur des revenus de Brummell. « La raison officieuse est que, écrit Levillain, la ville contribue d'autant plus au déploiement du paraître qu'elle met à distance les sources de revenus : propriété et terres. (...) Dans la capitale, (...), les écarts se réduisent puisque les hectares sont remplacés par des mètres carrés, et les paysans par des domestiques qui peuvent les uns et les autres être loués sans qu'il faille faire preuve d'aucun titre de noblesse. » Henriette LEVILLAIN, « Elégants et dandys » dans *L'honnête homme et le dandy*, Gunter Narr Verlag Tübingen (Allemagne), 1993, p155
- (48) JESSE, *The life of Beau Brummell*, traduit par Henriette Levillain pour l'anthologie *L'esprit dandy*, Paris, José Corti, 1991, p113
- (49) « (...) c'est l'oisiveté, écrit Henriette Levillain, à condition qu'elle soit méthodiquement disciplinée, qui est devenue depuis Brummell un métier aussi prenant et honorable que l'armée. » LEVILLAIN, *ibid.*, p153
- (50) Nous citons le témoignage de Jesse : « Aurait-il voulu gagner sa vie après son départ subit de Londres, il aurait pu se faire engager sans aucune difficulté comme modèle auprès d'un artiste, ou s'exposer dans les foires pour ses proportions de statue antique. » *ibid.*, p114
- (51) BARBEY, *op.cit.*, p104
- (52) « Si Brummell en faillite consentait à vendre les lettres qu'il possède, de Byron, de la famille royale, des plus grands noms de l'Angleterre, il serait libre et riche. Mais du coup il éclabousserait plusieurs de ses anciens amis : "I have letters of the Royal family, of Lord Byron, and others, the sale of which would produce me more than sufficient to pay my debts ; but I will not part with them, for I should compromise several families." Au déshonneur, il préfère la prison. » Roger KEMPF, *Dandies*, Paris, Seuil, 1977, p42
- (53) « Le pauvre Beau perd la raison, note Tom Moore après sa visite à Brummell, et son aspect a tellement changé que je ne l'aurais jamais reconnu. Il s'est égaré dans sa conversation plus d'une fois pendant le dîner. » Patrick FAVARDIN et Laurent BOUXIERE, *Le dandysme*, Lyon, La manufacture, 1988, pp34-35
- (54) cf. BALZAC, *op.cit.*, pp42-43
- (55) BARBEY délimite ainsi le dandysme dans une époque : « Le jour où la société qui produit le dandysme se transformera, il n'aura plus de dandysme. » *op.cit.*, p112

- (56) Patrick FAVARDIN et Laurent BOUEXIERE décrivent clairement cette différence : « Henry de Marsey, Maxime de Trailles et Rastignac, tous membres du Club des Treize, ne sont pas de simples fats, ce sont des hommes dangereux. Leur froideur, leur impertinence sont au service d'une ambition, d'un arrivisme bien étrangers au vrai dandy. Ni Alfred d'Orsay, ni Roger de Beauvoir n'auront l'ambition de devenir Premier ministre, comme de Marsay et Rastignac, et si Disraeli le fut, c'est à la manière d'un conte de fées. » *op.cit.*, p81
- (57) BALZAC, *op.cit.*, pp69-71
- (58) *ibid.* p68
- (59) BARBEY, *op.cit.*, p111
- (60) *ibid.*, p111
- (61) *ibid.*, p112
- (62) *op.cit.*, pp57-58
- (63) SCARAFFIA, *op.cit.*, p72
- (64) LIEDEKERKE, *op.cit.*, p55
- (65) JESSE, *The life of George Brummell*, dans l'anthologie *L'esprit dandy*, *op.cit.*, p116
- (66) PREVOST, *op.cit.*, p32
- (67) JESSE, *ibid.*, p138
- (68) Citons quelques exemples : « Le dandysme est toute une manière d'être, et l'on n'est pas que par le côté matériellement visible. » . « Le luxe de Brummell était plus intelligent qu'éclatant; il était une preuve de plus de la sûreté de cet esprit qui laissait aux sauvages, et qui inventa plus tard ce grand axiome de toilette : "Pour être bien mis, il ne faut pas être remarqué" » *Du dandysme*, pp44-45 et p71
- (69) *ibid.*, p37

A Z U R

本記事は、成城大学フランス語フランス文化研究会の
機関誌『AZUR』第4号(2003年3月発行)に掲載されました。

成城大学フランス語フランス文化研究会

Société d'étude de la langue et de la culture françaises
de l'Université Seijo

http://www.seijo.ac.jp/graduate/gslit/orig/areas/europe/azur_index.html